

sécurité

Article
paru dans
paramag
n°371 - Avril 2018
www.paramag.fr

REX
[retour d'expérience]

EXPÉRIENCE

NOUS SOMMES TOUS DES STATISTIQUES

Propos recueillis par Bruno Passe

Patrick L. est un jeune père de famille, un parachutiste de 35 ans qui totalise 1200 sauts. En octobre 2016, au Luc, il a été victime d'un accident grave à l'atterrissage : deux chevilles fracturées, cinq vertèbres fracturées dont deux broyées avec compression de la moelle épinière. Il est passé à deux doigts de la paralysie.

Ce mois-ci, notre retour d'expérience n'apporte pas d'analyse très poussée sur la technique, ni sur le matériel.

Au départ, Patrick L. s'était même dit que ça ne servait pas à grand-chose de nous envoyer son récit.

Et puis, il a réalisé que son expérience peut être utile à d'autres, et il en a accepté la publication.

Pour des raisons professionnelles, il ne souhaite pas que son nom soit cité dans l'article.

Si l'on considère le récit qui va suivre comme un film de cinéma, le «pitch» serait celui-ci :

«Patrick L. fait de la vidéo tandem. Pour ce premier saut du dimanche matin, il s'agissait d'une demande en mariage, le fiancé avait préparé une banderole au sol pour faire sa demande. En arrivant en phase finale d'atterrissage, le vidéoman décide de rallumer sa caméra pour filmer ladite banderole. À partir de ce moment, il s'est «mis dedans». Mauvaise orientation, le virage trop bas pour se positionner vis-à-vis de la banderole et c'est déjà trop tard : il est quasiment parallèle au sol et l'impact est très violent. La vie de Patrick L. vient de basculer.»

Mais ce n'est pas du cinéma, et Patrick L. ne peut pas revenir en arrière. Voici son récit.

L'accident

Je n'avais pas rêvé de sauter ce week-end-là, je n'étais pas prévu au planning et j'étais bien épuisé par les enfants et la maison. Du coup j'avais bien envie d'une bouffée d'oxygène et me suis dit que sauter me permettrait de m'évader un peu. En plus, il manquait des vidéomen donc j'allais pouvoir renforcer l'équipe.

J'ai 35 ans, je travaille dans la communication digitale la semaine et le week-end je m'envoie en l'air, c'est ma passion et, au fil du temps, c'est devenu mon deuxième boulot. J'ai commencé à sauter au Canada et je m'y suis vraiment mis à fond en rentrant en France en



2010. J'en rêvais depuis petit. Je totalise quasiment 1 200 sauts.

Je partis donc le vendredi soir histoire d'avoir une bonne nuit de sommeil avant d'attaquer le week-end. D'habitude, j'y vais toujours avec femme et enfants, c'est ce que nous avions fait le week-end précédent, mais ce week-end-là, ma femme était trop épuisée pour m'accompagner et je vis son étonnement en me voyant partir, ne comprenant pas que je parte sauter le week-end alors que nous avions un petit bout de chou de 3 semaines, une fille de 17 mois pleine de vie et que nous étions complètement épuisés par la fatigue accumulée.

Photos ci-dessus

Patrick se réjouit sous voile, à l'occasion d'un saut sur le Prado, en juin 2016 à Marseille, là où il réside.

J'habite Marseille et passe quasiment tous mes week-ends au Cannet des Maures dans le Var, c'est là qu'il y a la drop zone.

Le samedi, je fis 6 sauts dans la journée. Le matin j'étais fatigué, mais je n'avais pas l'impression que c'était pire que d'habitude. L'après-midi je ne me sentais pas dans mon assiette. Je demandais même à Mimi, la personne tenant le snack de la DZ, si tout était bien frais



Photo ci-dessus

Si on se réfère à la DT 48, Patrick est pile dans la réglementation, avec ses 1200 sauts, ses 69 kilos et sa voile de 119 pieds carrés. Il aurait certainement pu obtenir l'aménagement de -11% pour utiliser une voile plus petite, mais étant d'un naturel prudent, il a préféré garder une voile plus tranquille. Ce choix lui a certainement sauvé les jambes, et sans doute la vie.

Photo Nicolas Campistron

Les trois photos ci-dessus

Images extraites de la caméra embarquée de Patrick au moment de l'accident. Sur la cible, apparaissant minuscule avec le grand-angle : la banderole qu'il voulait filmer.

dans la nourriture du midi, car je me sentais barbouillé. À la fin de la journée, je ne m'attardais pas et rentrais sur Puget-sur-Argens où je dormais.

Je faisais un crochet par le Mc Do pour prendre une nourriture avec des anti-vomitifs et voir si ceci calmerait un peu mon estomac. J'allais très tôt au lit pour accumuler le maximum de sommeil. Erreur, en allant au lit vers 21h, je ne réussis pas à m'endormir et fis les 100 tours dans mon lit. À 7h j'étais debout pour être à l'heure à la DZ, le premier saut étant prévu entre 8h30 et 9h.

Pour le premier saut de la journée, j'allais suivre Cyril avec Arnaud en moniteur. Cyril faisait son baptême avec sa copine et il avait tout organisé pour la demander en mariage à la fin du saut. J'avais repéré Cyril la veille quand je faisais mes montages dans le snack. Je l'avais vu venir et donner une banderole, je me doutais que c'était pour ce genre d'occasion. Ce n'était pas la première fois que je filmais une demande en mariage et je n'y trouvais donc rien d'exceptionnel.

Je fis les images au sol, comme d'habitude, la préparation, l'interview, l'attente de l'avion, la montée...

Le moment de sauter arriva. On ouvrit la porte, on était les premiers à sauter. Je me mis à la step vidéo, et nous nous élançâmes dans le vide avec Arnaud et Cyril.

Avec Arnaud, nous essayions de varier les départs pour travailler la technique et les images. Sur le saut avec Cyril, j'enroulais le binôme par-dessus afin d'avoir une vue plongeante vers le sol dès le départ de l'avion. Le départ fut réussi et le reste de la chute aussi, je m'amusais à tourner autour du tandem pour varier les prises de vue. 1500m, le tandem ouvre sa voile, 900m, j'ouvre la mienne.

Sous voile je me fais descendre bien vite pour arriver le plus rapidement possible en bas. Du coup je suis presque un peu trop vite en phase finale pour préparer mon atterrissage. Et là, tout s'enchaîne précipitamment. Dans les 3-400 derniers mètres, je vois une personne du staff qui remet la manche à air qui s'était accrochée, ça arrive souvent, mais je ne sais pas pourquoi, cette fois-ci, je réfléchis à comment je suis positionné par rapport à la cible. Je prévoyais d'atterrir face à l'ouest, mais la manche à air indique finalement un circuit est.

C'est le premier saut du matin, donc ce n'est pas vraiment important comme il n'y a pas de vent. Je vois sur la cible la banderole que Cyril a préparée pour sa femme. Elle est orientée pour un circuit est - ça aussi, normalement on s'en fout complètement comme on ne voit rien sur les images si on la filme d'en l'air. Mais à ce moment, je ne sais pas pourquoi, je me dis que je vais filmer la banderole pour Cyril. Je rature donc ma

caméra, perds de précieuses secondes, pollue mon esprit avec ça au lieu de me concentrer sur mon atterrissage.

Le temps que la caméra bip, j'envoie un virage pour me positionner plus vers l'est afin de filmer la banderole dans le bon sens, mais je vois que le temps d'enchaîner ces actions, je suis beaucoup trop bas et j'arrive quasiment parallèle au sol à une hauteur à laquelle je devrais être prêt à freiner, en ligne droite, prêt pour atterrir. À ce moment, je sais et je sens que je vais impacter le sol. Si je ne fais rien et reste dans cette configuration, ça peut très mal se terminer. Je tire sèchement sur mes élévateurs arrière pour redresser ma voile et ne pas arriver pleine face au sol, ma voile se redresse, mais se ferme aussitôt. Je n'ai plus de tissu qui me porte dans l'air et, ajouté à cela la vitesse verticale emmagasinée, je finis par impacter violemment le sol.

Au moment de l'impact, la douleur ressentie dépasse de loin toutes les douleurs cumulées que j'ai pu ressentir jusqu'à présent. Je sens que c'est grave, que je suis dans une sale situation, mais je ne suis pas mort, je suis conscient, je bouge mes pieds. J'ai mal, très mal.

Je m'en veux énormément. Je pense tout de suite à ma femme et mes enfants et me dis que je suis vraiment con, que ça va être très-très compliqué. Je rêve de pouvoir revenir ne serait-ce qu'une seconde en arrière. Mais non, je suis



au sol, en train de gémir de douleur. Guy et Stéphane qui étaient au sol pour accueillir les tandems accourent vers moi. En me voyant gesticuler au sol, ils me hurlent de ne pas bouger comme j'ai tapé le dos.

Je leur demande de m'aider à enlever mon parachute. De un parce qu'il m'appuie dans le dos et que j'ai affreusement mal et de deux parce qu'il est tout neuf et que je sais que si je l'ai encore sur le dos quand les pompiers arrivent, ils n'hésiteront pas à le couper. On peut être con quand même, on est là à jongler au sol, mais on pense à sauver son matos. D'ailleurs, j'ai réussi à enlever ma veste en polaire et le haut de ma combinaison attendant les pompiers. Je pense aussi à arrêter ma caméra comme elle tournait, j'ai l'accident en vidéo. Lisa, que je ne connaissais pas très bien, était dans le même avion, elle m'a vu me crasher et dès qu'elle a atterri, est venue s'occuper de moi. Elle est manipulatrice à l'hôpital et a donc des notions médicales.

Je suis là, par terre, allongé sur l'herbe de la DZ, c'est-à-dire des mottes de terre avec de l'herbe espacées entre elles. Je rêverais d'être sur un green de golf bien confortable. Les pompiers finissent par arriver, ils me demandent ce qui s'est passé, me posent des questions pour vérifier mon degré de conscience et les zones touchées de mon corps. Je réclame des antidouleurs et un brancard pour plus de confort, mais ils me répondent qu'ils ne peuvent rien faire avant l'arrivée de l'hélico du SAMU. Quand j'entends ces deux mots, hélico et SAMU, je me rends bien compte à quel point je me suis mis dans la merde.

On sait que quand on envoie un hélico pour un secours c'est que c'est grave et que l'état du blessé ne permet pas un transport en ambulance. La seule chose que font les pompiers est de me mettre une minerve en plastique pour bloquer mon cou au cas où j'aurais fracturé mes cervicales.

Autour de moi il y a toujours Guy, Stéphane et Stéphanie. Je vois qu'ils sont inquiets pour moi. Bizarrement, je suis relativement serein. Je suis dans l'instant, j'encaisse et j'attends.

On entend l'hélico du SAMU arriver. Le médecin et l'infirmier sont zen, ils me posent des questions sur les circonstances de l'accident et de mes douleurs. Je demande si je peux être rapatrié sur Marseille, le médecin me répond non, je demande si on peut m'amener à Fréjus, là aussi il me répond non. Il me dit que ça sera Toulon. Je pensais au côté logistique, à ma femme, mes enfants, ma mère, ma sœur, ma famille. Je m'étais mis dans la merde tout seul comme un grand, mais, en m'y mettant, je les y mettais aussi. J'avais envie d'essayer de faciliter les choses et Toulon, ça ne me paraissait pas très pratique.

Avant même d'être transféré sur un brancard, ils me perfusent pour calmer ma douleur et sûrement aussi pour que j'arrête de demander à être amené à tel ou tel endroit. Je pars, doucement, et suis sacrément soulagé. À tel point que je ne me rappelle plus de rien après.

Le transfert

Je reprends doucement conscience dans l'hélico. Pour être plus précis, je reviens

doucement dans mon corps et c'est très bizarre comme sensation. Comme le dernier moment dont je me rappelle est celui au sol où l'on me perfuse, je réfléchis à tout ce qui m'entoure et aux fils auxquels je suis branché. J'ai un masque à oxygène, des perfes, des monito (pour vérifier les constantes). Ça vibre, il y a beaucoup de bruit. Je vois le visage de l'infirmier qui me rassure en me disant que «ça va» avec ses yeux. Je vois le ciel bleu depuis mon brancard auquel je suis solidement attaché, je suis conscient qu'on vole, il fait sacrément beau et je vois le docteur qui profite de la vue. J'aimerais la voir la vue, ça me frustre un peu, mais je suis surtout préoccupé par la suite, j'ai hâte d'arriver.

Après un vol d'une vingtaine de minutes entre l'aérodrome du Luc et Toulon, les portes de l'hélico s'ouvrent, on me sort, des papiers et des mots sont échangés entre les équipes. J'ai l'impression d'être dans une de ces émissions qui passent souvent à la télé, enquête d'action, au cœur de l'action, etc. sauf que cette fois, c'est moi qui suis au cœur de l'action ! On découpe ma combinaison, mon t-shirt, mon caleçon. Je me retrouve nu au milieu de toutes ces blouses blanches. En peu de temps, je suis passé du statut de «para» à celui de «patient». Ce qui m'inquiète le plus, c'est évidemment l'état de mon dos.

Les questions du docteur me font comprendre qu'il y a des doutes sur l'intégrité de ma moelle épinière et je trouve ça très flippant. Même si je bouge mes pieds, on me fait comprendre que pour le moment, on ne connaît pas pleinement l'ampleur de mes blessures et des éventuelles atteintes à ma motricité.



Photo ci-dessus

Scanner montrant la fixation des cinq vertèbres entre elles, arthrodèse de T11 à L3, pour protéger les deux vertèbres les plus durement touchées (T12 et L2). L'apophyse épineuse de deux vertèbres a été supprimée pour décompresser la moelle et faire de la place au matériel d'ostéosynthèse.



Photo ci-dessus

Dans le centre de rééducation, moment de détente pour ceux qui sont devenus des amis : Romain, Philou et Patrick (à droite).



J'apprends que j'ai plusieurs vertèbres fracturées ainsi que le sacrum.

Avant de partir de la drop zone, l'équipe était allée chercher mes affaires, mes papiers, ma carte vitale, mon ordi. Je me rappelle d'entendre quelqu'un compter les nombreuses clés USB dans ma poche. Il se demandait pourquoi j'avais autant de clés USB. Ça me fait sourire en l'entendant compter. Je lui expliquerais après que c'était pour remettre les images des sauts aux clients.

L'inventaire de mes affaires est pour moi la dernière occasion d'être en contact direct avec le parachutisme, avant un bon bout de temps.

Je n'avais plus vraiment de notion de temps. Au bout d'un moment, on m'informa que ma femme venait d'arriver, la porte s'ouvrit et ma femme et ma sœur entrèrent dans la salle. Je fondis en larmes. J'étais tellement content de les voir, de sentir leur présence à mes côtés. Je m'en voulais d'être là où j'étais et de leur faire vivre ça par ma faute.

Puis c'est le chirurgien qui me rendit visite pour faire le point sur la situation, m'expliquer ce qu'il allait faire et les risques encourus. Il m'expliqua très clairement les choses, à savoir que l'opération n'était pas anodine et que tant qu'elle n'était pas réalisée, on ne saurait pas si j'allais marcher ou pas. Il y avait une compression médullaire, en d'autres termes, la moelle épinière était compri-

mée, il fallait ouvrir pour décompresser et stabiliser les fractures. J'avais beau être positif et croire en ma bonne étoile, une part de moi était quand même très inquiète.

Je finis par descendre au bloc vers 22h et je me suis réveillé vers 3h30 du matin. Le chirurgien m'expliqua que tout s'était bien passé et surtout, que je pourrais remarcher. Je me rappelle encore de la joie ressentie, j'étais tiré d'affaire. Je lui dis que je lui offrirais un saut quand ça serait possible, ça le fit sourire.

J'étais fou de joie, je savais que les semaines, les mois qui allaient suivre n'allaient pas être de tout repos, mais maintenant que le chirurgien avait pu stabiliser la situation, la balle était dans mon camp. J'allais devoir mener un beau et long combat pour revenir plus fort. Je n'étais pas le seul qui allait devoir mener un combat, ma femme allait devoir gérer les bébés et la maison sans moi.

On me ramena en chambre vers 4-5h du matin. Impossible de dormir. Je gâcherai tellement sur tout ce qui s'était passé dans les dernières 24h. Et puis je n'étais pas du tout familier du milieu médical et encore moins du milieu hospitalier.

J'allais passer neuf jours allongé dans un lit, et ce n'est que très progressivement que je reviendrais vers une vie normale. J'allais découvrir la dépendance, les déplacements dans l'hôpital en regardant

défiler tous ses plafonds, en pensant à ma situation, à ma femme, mes enfants, à la vie.

Rapidement, grâce au corset, j'allais pouvoir commencer à me relever de 30 degrés dans mon lit. Du côté de mes jambes, je m'étais fracturé les deux malléoles externes, les deux processus postérieurs du talus et le calcaneum à droite. J'étais bon pour 6 semaines de plâtres.

J'avais la chance d'avoir la visite régulière de ma famille, ma femme, ma sœur, ma mère, ma belle-mère, mon beau-frère, mon beau-père. Par contre je ne pouvais pas voir mes enfants comme leur visite était interdite à l'hôpital. C'était le plus dur. Être coupé de ses enfants du jour au lendemain, ça faisait mal, très mal.

Heureusement que je pouvais les voir tous les jours en Facetime (vive la technologie !).

J'avais des visites régulières de mon chirurgien. Il m'avait expliqué le déroulé de l'opération, qu'il avait fixé cinq vertèbres entre elles, arthrodèse de T11 à L3, pour protéger les deux vertèbres les plus durement touchées (T12 et L2).

Il avait dû supprimer l'apophyse épineuse (os que l'on sent en touchant le dos le long de la colonne vertébrale) de deux vertèbres pour décompresser la moelle et faire de la place pour passer le matériel d'ostéosynthèse.

L'opération avait duré environ 4h et s'était bien passée. J'avais une autre vertèbre fracturée (T6), mais celle-ci n'avait pas besoin de traitement chirurgical, le corset permettrait de la stabiliser pour que l'os se consolide. Le sacrum allait consolider tout seul.

Bref, le chirurgien avait sauvé mes jambes.

Rééducation

Après 9 jours passés dans mon lit d'hôpital, j'allais rejoindre un centre de rééducation à Aubagne, la Bourbonne. Sa situation géographique me rapprochait de ma famille et j'allais pouvoir passer à l'étape suivante et commencer la rééducation.

À la Bourbonne j'avais l'impression d'arriver dans une résidence de vacances. Lors de la première visite de ma femme avec nos enfants, l'émotion fut intense. En ouvrant ma porte, ma fille marqua un arrêt instantanément et se mit à pleurer. Elle ne voulait pas rentrer dans la chambre. J'éclatai en sanglots et rêvais de la serrer dans mes bras. Mon fils était tout petit et j'avais envie de

le serrer aussi. Je me demanderai toujours à quoi étaient dus les pleurs de ma fille, si c'était parce qu'elle m'avait oublié et que je ressurgissais dans sa réalité ou si c'était parce qu'elle me voyait en vrac dans un lit d'hôpital. Sûrement un mélange des deux, sa vie avait été chamboulée.

Le centre de rééducation était ma nouvelle maison et je m'y sentis tout de suite à mon aise. Maintenant il fallait que je donne tout ce que je pouvais pour revenir plus fort.

Les jours passaient entre les soins, les séances de rééduc au gymnase et les visites. Être proche de ma famille me faisait le plus grand bien et leur faciliter la vie. Je prenais mes marques et mes habitudes.

Je rencontrais Romain, qui avait eu un grave accident de moto, et on fit rapidement connaissance. Je lui montrais la vidéo de mon accident et lui les photos du sien. Au centre, personne n'a aucune gêne sur ce qui s'est passé et au contraire, on en rigole et on en est presque fier. L'humour est noir, mais ça nous fait du bien.

Romain est un miraculé. Après une collision frontale avec une voiture sur un dépassement, il a eu la jambe gauche arrachée sur le coup. L'autre jambe a été retournée, un de ses bras a été bien endommagé, il s'est aussi fracturé une vertèbre avec compression médullaire... Heureusement, il n'avait pas tapé la tête, enfin parfois on se posait la question. On avait quasiment le même âge et forcément ça nous rapprochait.

Le centre était organisé en services. À chaque étage il y avait un service spécialisé : les polytraumatisés (dont je faisais partie), les amputés, les neurologiques et les autonomes. À mon étage je croisais souvent un autre patient, Philou, avec qui je sympathisais. Il avait eu un accident de moto et était lui aussi polytraumatisé. Il avait un corset, ça nous rapprochait.

Les séances de rééduc étaient quotidiennes, matin et après-midi. Normalement elles duraient un peu plus d'une heure, mais j'en faisais toute la journée et même le samedi matin. On avait bien sympathisé avec Romain et Philou. Pendant le temps libre entre les séances de rééducation j'étais de moins en moins



FEPP
FEDERATION
DES EXPLOITANTS
PROFESSIONNELS
DU PARACHUTISME

LE PARACHUTISME C'EST NOTRE MÉTIER !



Rejoignez-nous !

www.fepp.aero - fepp.aero/adherent-register/
Tél. 06 43 92 89 12

Agenda 2018

Animation freestyle/freestyle
(Cyril Colin)

DIJON - Du 10 au 13 avril
Tél. 06 62 63 25 47

Challenge Flyzone
Give Me Five To Fly

LEZIGNAN - Samedi 21 avril
Tél. 06 43 92 89 27

Free Fly Training Camp

NIORT - Du 28 avril au 1 mai
Tél. 06 25 92 18 81

Boogie 20 ans OJB Parachutisme

MIMIZAN - Du 5 au 13 mai
Tél. 05 58 09 27 62

Formation Pilote Parachute Biplane

CASTELNAU - Du 07 au 13 mai
Tél. 06 19 69 08 51

Skyfall'en, le workshop wingsuit

CHALON - Du 9 au 13 mai
Tél. 03 85 43 40 87

Animation VR/VC/FF/Chut'Ass

Delpuech-Saurin-Fardet
Vallaud-OJB

MIMIZAN - Du 10 au 13 mai
Tél. 05 58 09 27 62

Skyfall, le ouerk choppe freestyle

CHALON - Du 12 au 17 juin
Tél. 03 85 43 40 87

Boogie In Niort Face

NIORT - Du 12 au 15 juillet
Tél. 06 25 92 18 81

Flyzone Tarifs été

LEZIGNAN - Juillet et août
480 €/h de vol
Tél. 06 43 92 89 27

Animation Free-Fly avec Domi Kiger
et Cathy Bouette

NIORT - Les 4 et 5 août
Tél. 06 25 92 18 81

Sunshine Boogie 2

MIMIZAN - Du 11 au 18 août
Tél. 05 58 09 27 62

Stage/Animation Wingsuit (Zunino)

LEZIGNAN - Du 24 au 26 août
Tél. 06 82 50 43 40

Boogie West Sky Story

POITIERS - Les 1 et 2 septembre
Tél. 06 25 92 18 81

dans ma chambre et passais de plus en plus de temps avec eux.

J'avais l'impression d'être en colonie de vacances. On était tous dans la galère, mais ça nous rapprochait, on se donnait à fond en rééduc et on essayait de passer du bon temps autour. Nos familles nous rendaient tout le temps visite, ça nous boostait. Après plusieurs visites, ma fille acceptait le contact, redevenait câline et ça, ça me faisait le plus grand bien. Mon fils poussait, il devenait un beau bébé. Ma femme gérait les enfants et la maison avec l'aide de sa mère, ça n'était pas facile, elle était crevée et je culpabilisais de ne pouvoir rien faire pour l'aider.

On se racontait aussi nos péripéties et la raison qui nous avait amenés à vivre en rééducation. Romain était passé maître pour raconter mon accident avec chaque menu détail sans oublier les bruitages de la vidéo. J'étais le seul à avoir la vidéo de mon accident et j'ai bien dû la voir plus d'une centaine de fois.

Romain était de loin le champion toutes catégories des accidentés de la Bourbonne, il avait tapé le top niveau. Je pense être sur le podium. On avait des critères pour juger les accidents entre nous. La première question était de savoir si le transfert à l'hôpital s'était fait en hélico. La deuxième question était de savoir s'il y avait eu séjour en réanimation. Si la réponse à ces deux questions était négative, on ne pouvait pas parler d'accident, mais plutôt de gros bobo.

Pour ne citer que quelques-uns des patients de l'époque, il y avait Marcos, Brésilien qui s'était crashé en parapente, on a rapidement sympathisé avec nos passions communes ; Amandine,

atteinte d'une maladie immunodéficiente, elle était habituée des hôpitaux ; Michel, diabétique qui avait un pied amputé, il mangeait des sucreries le soir comme il connaissait son taux de sucre quotidien ; Max, gros fumeur, amputé lui aussi à cause de son hygiène de vie, il alternait entre terrasse et entrée pour aller fumer ; Jenny, 24 ans, atteinte d'un cancer qui lui avait attaqué la jambe, amputée elle aussi ; Géraldine, polytraumatisée suite à un accident de moto ; Mr Nazarian, il avait fait un AVC et était hémiparétique ; Momo, gardien de foot professionnel en Algérie, il avait failli y mourir à cause d'une nécrose au pied, il avait été transporté en urgence en France et avait été amputé ; Yaya, tombé d'un échafaudage, il s'était fracassé une jambe ; Ghislaine, accident de moto elle aussi...

On m'enleva mes plâtres 6 semaines après mon accident. Déjà que je ne suis pas bien épais à la base, j'avais maintenant des jambes de flamant rose. Je ne pouvais pas reprendre appui tout de suite et après les plâtres, j'eus droit à de belles bottes de marche. Ça ressemble à des boots de snow qui montent jusqu'au genou version Birkenstock.

Au niveau médical, les évolutions étaient bonnes. L'arthrodèse était bien en place, elle n'avait pas bougé et mes vertèbres commençaient tout doucement à consolider. Les deux les plus touchées aussi, mais une attention particulière y était portée comme il faudrait peut-être envisager une nouvelle intervention. Les chevilles aussi consolidaient.

En décembre, je commençais à avoir suffisamment d'appui pour passer en hôpital de jour. Bizarrement, j'étais fou de joie et en même temps j'appréhendais

le retour à la maison. J'avais comme un syndrome de Stockholm. En centre de rééducation, quand on progresse, on a l'impression qu'on redevient autonome. On oublie rapidement tout le staff médical qui nous entoure et nous aide au quotidien.

La « colonie de vacances » touchait à sa fin. J'allais aussi laisser mes acolytes avec qui j'avais tissé des liens forts.

Retour à la maison

Le 13 décembre, le retour à la maison fut intense, bien que perturbé par l'état de santé de mon fils qui devait être hospitalisé à son tour pour une bronchiolite aiguë avec complications.

Les débuts à la maison étaient assez compliqués, mais les choses finirent par rentrer dans l'ordre et début janvier je pouvais commencer à lâcher progressivement les béquilles.

J'avais rééducation tous les matins à l'hôpital de jour de la Bourbonne. Je montais voir mes acolytes tous les jours comme ils y étaient toujours à temps plein. Le matin je passais prendre un café avec Philou et ensuite je montais au gymnase voir Romain.

Mi-janvier, j'avais rendez-vous à Toulon avec mon chirurgien qui m'expliqua qu'il fallait renforcer T12 qui ne consolidait pas suffisamment. Elle avait été quasiment broyée.

Je serai de nouveau opéré sur Toulon, la semaine suivante. Le chirurgien m'avait expliqué le processus, on allait m'ouvrir sur le flanc gauche, écarter les côtes, dégonfler un poumon, le décoller, pousser les organes pour accéder à la



Remerciements

Je tiens à remercier ma femme, mes enfants, ma belle-mère, ma sœur, ma mère et les autres membres de ma famille.

Mon ange gardien qui a évité le pire le jour de l'accident, mon chirurgien dont l'humanité n'a d'équivalent que ses compétences; le personnel soignant de l'hôpital Sainte-Anne à Toulon, celui de la Bourbonne à Aubagne et du centre méditerranéen du sport à Marseille, Marianne qui a veillé sur moi à distance, le Professeur Delarque et toutes les blouses blanches qui œuvrent au quotidien pour le bien-être des patients.

Les amis qui sont venus me rendre visite, ceux qui étaient présents à distance et ceux qui ne l'étaient pas. Thomas pour les tenues OM.

Les patients de la Bourbonne avec qui on a partagé de bons moments et des moins bons. Philou et Romain, mes frères de galère.

Les commerçants de Saint Barnabé, le Royaume de la Chantilly pour ses bons fromages, Lisa pour ses bons cookies.

colonne, raboter la vertèbre, mettre un implant en titane à la place, remettre les organes, le poumon, refermer.

Le jour de repartir à Toulon arriva très vite. Ça me faisait très bizarre de devoir repartir maintenant que la famille était au complet et que j'avais récupéré une relative bonne condition physique. Je marchais sans béquilles, j'étais bien.

L'intervention se déroula comme prévu. Les jours post-opératoires furent rudes. Pour ce deuxième séjour, je n'avais plus aucune appréhension de l'hôpital, j'étais comme à la maison.

Dix jours après l'opération, j'étais de retour à temps complet à la Bourbonne pour reprendre doucement la rééducation. Je retrouvais Romain, d'autres têtes connues et le staff médical. Philou était parti la veille. Mon deuxième séjour dura dix jours et je pus reprendre ma place en hôpital de jour.

En mai, je touchais au but. J'avais retrouvé une condition me permettant de pouvoir poursuivre ma rééducation dans un centre plus léger. Je quittais la Bourbonne avec un mélange de joie et de regret. J'étais content de pouvoir tourner la page pour en écrire une nouvelle, mais je m'étais habitué à voir tous les jours les patients, l'équipe, ça allait me manquer.

Un an est passé depuis l'accident. J'ai pu reprendre mon travail. Je continue la rééducation et j'ai bien récupéré. J'ai interdiction de sauter et je ne sais pas si un jour j'aurais le droit d'y retourner, mais l'envie est toujours là. On doit me réopérer pour enlever l'arthrodèse (vis et plaques qui renforcent la colonne vertébrale). Après, ça sera retour en rééducation pour «prolonger le plaisir».

Apologue

Je totalise quasiment 1200 sauts et ne pensais pas faire un jour une erreur aussi bête. D'autant que j'étais d'un naturel prudent, et je prévenais les élèves de faire très attention à ne pas faire de virage bas sous peine d'accident grave.

Je m'étais toujours dit qu'à force de sauter, je finirais par me faire une cheville ou au pire, une fracture de la jambe. Je ne m'étais jamais imaginé la possibilité de me blesser aussi gravement.

Nous sommes tous drogués au sport et avons du mal à voir nos limites. Sur les images de ma vidéo embarquée, la séquence de l'accident ne dure que quelques secondes. Ce jour-là j'ai compris comment faisaient les gens qui s'endorment au volant. Je m'étais toujours

demandé comment cela était possible. Je suis conscient de la chance que j'ai eue tant dans l'accident que dans la prise en charge. Je pense sincèrement avoir eu un ange gardien ce jour-là. J'ai eu beaucoup de chance de tomber sur le chirurgien que j'ai eu. Quand on a un accident, on ne choisit pas qui est de garde et selon sur qui on tombe, l'issue peut être différente. J'ai eu énormément de chance d'être aussi bien entouré, ma famille a été un moteur et si j'en suis là où j'en suis aujourd'hui c'est aussi grâce à eux.

Heureusement aussi, j'avais souscrit une assurance «prévoyance complémentaire santé» qui m'a permis d'être couvert face à la perte de revenus que je subissais.

Car je suis travailleur non salarié, gérant de société. Je suis toujours surpris lorsque je croise sur les DZ des pratiquants ou des professionnels qui sautent sans avoir de prévoyance...!

Chacun sa vision, mais je pense que les choses n'arrivent jamais par hasard. Je me serais bien passé de ce qui est arrivé au niveau physique et j'aurais bien aimé éviter à ma famille de vivre ce qu'ils ont vécu, mais humainement cela a été une expérience incroyable. J'ai rencontré des gens formidables, j'ai découvert un monde à part. À la Bourbonne, il y avait même un coloc qui a perdu une partie de sa jambe à la suite de l'attaque d'un requin-tigre à Hawaï. Jamais je n'aurais cru rencontrer un jour quelqu'un ayant survécu à une telle attaque.

En France, le handicap est caché, comme si c'était un sujet tabou. Notre société, notre architecture, notre urbanisme, tout est compliqué pour les handicapés. Certains pourront trouver ça bizarre, mais au final je suis content d'avoir vécu cette expérience. J'en ressors grandi et je pense que je ne suis pas le seul.

J'ai été marqué par un point. Lors des séjours hospitaliers ou en centre de rééducation, on met des visages sur des statistiques. Tous les ans en France, il y a en moyenne 0,05% d'accidents de parachute (Chiffre des 10 dernières années de statistiques FFP.), soit 1 accident tous les 2058 sauts, ce qui en soi n'est rien et j'en fais partie ; il y a plus de 13 000 blessés dans des accidents de moto, dont moins de la moitié sont hospitalisés, Philou, Romain, Géraldine... en font partie ; 150 000 AVC dont une bonne dizaine était à la Bourbonne ; 4,5 millions de personnes sont victimes d'accidents domestiques dont 20 000 sont mortels. On en entend parler dans les journaux, à la télé, mais sans y être vraiment confrontés.



Photo ci-dessus
Selfie des trois compères jouant au «petit train» avec leurs fauteuils roulants, dans les couloirs du centre de rééducation.

Photo ci-dessous
Image prise à l'arrivée à l'hôpital, en sortie d'hélicoptère, elle illustre ici le B.S.B.D. du mot de la fin de cet article.

Aujourd'hui je peux dire que j'ai rencontré beaucoup de ces statistiques. Nous sommes tous des statistiques de quelque chose, cela n'arrive pas qu'aux autres.

En parachutisme, j'avais une pratique «pépère», ce qui m'avait déjà valu d'être chambré par mes potes pour utiliser une voile plutôt tranquille pour mes 69 kilos : une Safire 3 d'une surface de 119 pieds-carrés. Je suis très content de ne pas avoir eu une voile plus «énervée», sinon je ne serais peut-être plus là aujourd'hui. Je serai rentré dans une toute autre statistique... ■

